

PREMIÈRE PARTIE : GUILLAUME DE LORRIS

Au début du poème, l'auteur évoque en ces termes la douce saison — le mois de mai — où va se dérouler l'événement.

Avis m'iere qu'il estoit [mains],
 Il a ja bien cinc anz [au mains],
 Qu'en mai estoie, ce sonjoie,
 Ou tens amoureux, plein de joie,
 Ou tens ou toute rien s'esgaie,
 Que l'en ne voit boisson ne haie
 Qui en mai parer ne se vueille
 E covrir de novele fueille.
 Li bois recuevrent lor verdure,
 Qui sont sec tant come ivers dure ;
 La terre meïsmes s'orgueille
 Por la rosee qui la mueille,
 E oblie la povreté
 Ou ele a tot l'iver esté ;
 Lors devient la terre si gobe
 Qu'el viaut avoir novele robe ;
 Si set si cointe robe faire
 Que de colors i a cent paire.
 L'erbe e les flors blanches e perses
 E de maintes colors diverses,
 C'est la robe que je devise,
 Por quoi la terre miauz se prise.
 Li oisel, qui se son teü
 Tant come il ont le froit eü
 E le tens divers e frarin,
 Sont en mai, por le tens serin
 Si lié qu'ils montrent en chantant
 Qu'en lor cuers a de joie tant
 Qu'il lor estuet chanter par force.
 Li rossigniaus lores s'esforce
 De chanter e de faire noise ;
 Lors se deduit e lors s'envoie
 Li papegauz e la calandre ;
 Lors estuet juenes genz entendre
 A estre gais e amoureux,
 Por le tens bel e doucereus ;
 Mout a dur cuer qui en mai n'aime,
 Quant il ot chanter sor la raimé
 As oisiaus les douz chanz piteus.

*Il me semblait que c'était le matin,
 Il y a bien cinq ans au moins,
 Je rêvais que j'étais en mai,
 Au temps amoureux, plein de joie,
 Au temps où toute chose s'égayé,
 Puisque on ne voit buisson ni haie
 Qui en mai parer ne se vueille
 Et couvrir de nouvelle feuille.
 Les bois recouvrent leur verdure,
 Eux qui sont secs tant qu'hiver dure ;
 La terre même s'enorgueillit
 De la rosée qui la mouille,
 Et oublie la pauvreté
 Où elle a été tout l'hiver ;
 La terre alors devient si glorieuse
 Qu'elle veut avoir nouvelle robe ;
 Elle sait se faire alors robe si élégante
 Qu'il y a deux cents sortes de couleurs.
 L'herbe et les fleurs blanches et bleues
 Et de maintes couleurs variées,
 Voilà la robe dont je parle
 Et dont la terre est le plus fière
 Les oiseaux, qui se sont tus,
 Tant qu'ils ont subi le froid,
 Et le temps mauvais et pénible,
 Sont en mai, à cause du temps clair,
 Si joyeux, qu'ils montrent en chantant,
 Qu'en leur cœur il y a tant de joie
 Qu'il leur faut par force chanter.
 Le rossignol alors s'évertue
 A chanter et faire tapage ;
 Alors s'égayent et s'amusent
 Le perroquet et l'alouette ;
 Alors il faut que les jeunes gens songent
 A être gais et amoureux,
 A cause du beau temps doux ;
 Il a le cœur bien dur, celui qui en mai n'aime pas,
 Quand il entend chanter sur la ramée
 Les doux chants attendrissants des oiseaux.*



L'AMANT DEVANT LE MUR DU JARDIN, où l'on voit les figures peintes (B.N.ms.fr. 24.392 f°6)

[LE PORTRAIT DE PAPELARDIE]

Sur le mur extérieur du Verger de Déduit, le poète voit en songe dix peintures représentant les vices odieux, expulsés du Jardin : Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie et Pauvreté.

Voici un spécimen de ces figures symboliques et plastiques :

Une image ot après escrete
 Qui sembloit bien estre ypocrite ;
 Papelardie iert apelee.
 410 C'est cele qui en recelee,
 Quant nus ne s'en puet prendre garde,
 De nul mal faire n'est coarde ;
 El fait dehors le marmiteus,
 Si a le vis simple e piteus,
 415 E semble sainte creature,
 Mais soz ciel n'a male aventure
 Qu'ele ne penst en son corage.
 Mout la ressembloit bien l'image,
 Qui faite fu a sa semblance ;
 420 Qu'el fu de simple contenance
 E si fu chauciee e vestue
 Tot ausi con fame rendue.
 En sa main un sautier tenoit ;
 Si sachiez que mout se penoit
 425 De faire a Deu prieres feintes,
 E d'apeler e sainz e saintes.
 Ele ne fu gaie ne jolive
 Ainz fu par semblant ententive
 Dou tot a bones uevres faire ;
 430 E si avoit vestu la haire.
 Si sachiez qu'el n'iere pas grasse
 Ainz sembloit de jeüner lasse,
 S'avoit la color pale e morte.
 A li e as siens iert la porte
 435 Deveee de parevis ;

Il y avait après une image peinte
 Qui représentait bien l'hypocrisie ;
 Papelardie elle était appelée.
 C'est celle qui, en cachette,
 Quand nul ne peut s'en apercevoir,
 Devant nulle mauvaise action n'est hésitante ;
 Elle fait au dehors la chattemite.
 Elle a le visage simple et compatissant,
 Et semble sainte créature,
 Mais sous le ciel il n'y a mauvaise entreprise
 Qu'elle ne médite en son cœur.
 L'image la représentait fort bien,
 Qui fut faite à sa ressemblance ;
 Elle était de contenance simple
 Et était chaussée et vêtue
 Tout à fait comme une religieuse,
 En sa main tenait un psautier ;
 Sachez qu'elle prenait grand soin
 De faire à Dieu prières feintes,
 Et d'invoquer les saints et saintes.
 Elle n'était gaie ni jolie
 Mais était en apparence attentive
 Exclusivement à faire de bonnes œuvres :
 Et elle avait vêtu la haire.
 Sachez qu'elle n'était pas grasse
 Mais semblait épuisée de jeûner,
 Elle avait le teint pâle et cadavérique,
 A elle et aux siens sera la porte
 Du paradis interdite ;

Car iceste gent font lor vis
 Amaigrir, ce dit l'Évangile,
 Por avoir los par mi la vile,
 E por un poi de gloire vaine,
 Qui leur toudra Deu e son reïne.

Car ces gens-là font leur visage
 Amaigrir, dit l'Évangile,
 Pour avoir des louanges parmi la ville,
 Et pour un peu de gloire vaine,
 Qui leur fera perdre Dieu et son royaume.

[LA SOUMISSION AU DIEU AMOUR]

*Le promencieur, toujours en rêve, s'est épris d'une Rose du Jardin. Le dieu Amour aussitôt l'a transpercé
 de cinq flèches de Beauté, Simplesse, Courtoisie, Compagnie et Beau-Semblant. Il l'invite maintenant à se
 rendre prisonnier.*



Cl. B. N.

L'AMANT SURPRIS PAR LE DIEU AMOUR
 (B. N. ms. fr. 24.392 f^o 16 verso).



Cl. B. N.

LE BAISSER D'HOMMAGE AU DIEU AMOUR
 (B. N. ms. fr. 24.392. f^o 17).

881 Lors est tot maintenant venuz
 Amors vers moi les sauz menuz.
 En ce qu'il vint si m'escria :
 « Vassaus, pris es, neient n'i a
 885 Dou destorner ne dou defendre ;
 Ne fai pas dangier de toi rendre.
 Quant plus volentiers te rendras,
 E plus tost a merci vendras ; »

 E je repondi simplement :
 « Sire, volentiers me rendrai,
 900 Ja vers vous ne me denfendrai ;

 A cest mot vos baisier son pié,
 Mais il m'a par mi la main pris,

Alors est aussitôt venu
 Amour, vers moi, à petits bonds.
 Tout en venant il me cria :
 « Vassal, tu es pris, rien ne sert
 De te dérober ni de te défendre ;
 Ne refuse pas de te rendre.
 Plus volontiers tu te rendras,
 Plus tôt à merci tu viendras ; »

 Et je répondis simplement :
 « Sire, volontiers je me rendrai,
 Contre vous je ne me défendrai plus ;

 A ce mot, je veux baiser son pié,
 Mais il m'a pris par la main,

E me dist : « Je t'ain mout e pris
 Don tu as respondu issi.
 1 930 Onques tel response n'issi
 D'ome vilain mal enseigné ;
 E si i as tant gaaigné
 Que je vueil, por ton avantage,
 Qu'orendroit me faces omage ;
 1 935 Si me baiseras en la bouche,
 A cui nus vilains on ne touche.
 Je n'i laisse mie touchier
 Chascuns vilains, chascun bouchier,
 Ainz doit estre cortois e frans
 1 940 Cil que j'ensi a ome prens.
 Senz faille il i a poine e fais
 En moi servir, mais je te fais
 Enor mout grant, e si doiz estre
 Mout liez don tu as si bon maistre
 1 945 E seignor de si haut renon,
 Qu'Amors porte le gonfanon
 De Cortoisie e la baniere ;
 Si est de si bone maniere,
 Si douz, si frans e si gentis
 1 950 Que, quiconques est ententis
 A li servir e enorer,
 Dedenz lui ne puet demorer
 Vilanie ne mesprison
 Ne nule mauvaise aprison. »
 1 955 Atant devin ses on mains jointes.

*Et me dit : « Je t'aime fort et t'estime
 Pour ce que tu as répondu ici.
 Jamais telle réponse ne sortit
 D'homme vilain mal élevé ;
 Et ainsi tu as tant gagné
 Que je veux, pour ton avantage,
 Que dès maintenant tu me fasses hommage ;
 Tu me baiseras à la bouche,
 A elle nul homme vilain ne touche.
 Je n'y laisse jamais toucher
 Aucun vilain, aucun boucher,
 Mais il doit être courtois et noble,
 Celui que je prends ainsi pour mon homme
 Sans faute il y a peine et fardeau
 A me servir, mais je te fais
 Très grand honneur, et tu dois être
 Fort joyeux d'avoir si bon maître
 Et seigneur de si haut renom,
 Car Amour porte le gonfanon
 Et la bannière de Courtoisie ;
 Il est de si bonne manière,
 Si doux, si noble et si gentil,
 Que, quiconque est attentif
 A le servir et l'honorer,
 En celui-là ne peut demeurer
 Vilenie ni malfaisance
 Ni nulle mauvaise leçon. »
 Alors, mains jointes, je devins son homme*

Jean de Meung Roman de la rose

La vraie noblesse

C'est NATURE qui parle :

« Les princes ne méritent pas
Qu'un astre annonce leur trépas
Plutôt que la mort d'un autre homme :
Leur corps ne vaut pas une pomme
De plus qu'un corps de charretier,
Qu'un corps de clerc ou d'écuyer.
Je les fais pareillement nus,
Forts ou faibles, gros ou menus,
Tous égaux sans exception
Par leur humaine condition.
Fortune donne le restant,
Qui ne saurait durer qu'un temps,
Et ses biens à son plaisir donne,
Sans faire acception de personne,
Et tout reprend et reprendra
Sitôt que bon lui semblera.

Si quelqu'un, me contredisant,
Et de sa race se targuant,
Vient dire que le gentilhomme
(Puisqu'ainsi le peuple les nomme)
Est de meilleure condition
Par son sang et son extraction
Que ceux qui la terre cultivent
Et du labeur de leurs mains vivent,
Je réponds que nul n'est racé
S'il n'est aux vertus exercé,
Nul vilain, sauf par ses défauts
Qui le font arrogant et sot.
Noblesse, c'est cœur bien placé,
Car gentillesse de lignée
N'est que gentillesse de rien
Si un grand cœur ne s'y adjoint.
Il faut donc imiter au mieux
Les faits d'armes de se aïeux
Qui avaient conquis leur noblesse
Par leurs hauts faits et leur prouesse ;
Mais, quand de ce monde ils passèrent,
Toutes leurs vertus emportèrent,
Laissant derrière eux leur avoir :
C'est tout ce qu'il reste à leurs hoirs ;
Rien d'autre, hors l'avoir, n'est leur,
Ni gentillesse ni valeur,
A moins qu'à noblesse ils n'accèdent

Par sens ou vertu qu'ils possèdent.
Au clerc il est bien plus aisé
D'être courtois, noble, avisé
(Je vous en dirai la raison),
Qu'aux princes et aux rois qui n'ont
De lettres la moindre teinture ;
Car le clerc trouve, en écriture,
Grâce aux sciences éprouvées,
Raisonnables et démontrées,
Tous maux dont il faut se défaire
Et tout le bien que l'on peut faire :
Choses du monde il voit écrites
Comme elles sont faites et dites.
Il lit dans les récits anciens
Les vilénies de tous vilains
Et les hauts faits des héros morts,
De courtoisie un vrai trésor.
Bref il peut voir, écrit en livre,
Tout ce que l'on doit faire ou suivre ;
Aussi tout clerc, disciple ou maître,
Est noble, ou bien le devrait être ;
Le sachent ceux qui ne le sont :
C'est que le cœur trop mauvais ont,
Car ils sont plus favorisés
Que tel qui court cerfs encornés.

Quiconque vise à la noblesse
D'orgueil se garde et de paresse
S'exerce aux armes, à l'étude,
Dépouille toute turpitude.
Humble cœur ait, courtois et doux,
En toute occasion, pour tous,
Sauf envers ses seuls ennemis,
Quand l'accord ne peut être mis.
Dames honore et demoiselles,
Mais point ne se fie trop à elles,
Car il pourrait s'en repentir :
Combien a-t-on vu en souffrir !
Louange, estime à pareille âme,
Jamais ni critique ni blâme,
Et de noblesse le renom
Qu'elle mérite ; aux autres, non.
Chevaliers aux armes hardis,
Preux en faits et courtois en dits,
Comme fut messire Gauvain,
Qui n'avait rien d'un être vain,

Ou le comte d'Artois Robert,
Qui, dès qu'il eut quitté le *bers*,
Pratiqua toujours dans sa vie
Noblesse, honneur, chevalerie,
Jamais oisif ne demeurant,
Et devint homme avant le temps.
Ces chevaliers preux et vaillants,
Larges, courtois, fiers combattants,
Qu'ils soient partout très bienvenus,
Loués, aimés, et chers tenus.

De même l'on doit honorer
Clerc qui aux arts veut s'exercer
Et bien pratiquer la vertu,
Comme dans son livre il l'a lu.
Et l'on faisait ainsi jadis. (...)
Maint exemple le prouverait :
Tels naquirent de bas lignage
Et eurent plus noble courage
Que maints fils de roi ou de comte
Dont je ne veux faire le compte,
Et pour nobles furent tenus.
Mais hélas des temps sont venus,
Où les bons, qui toute leur vie
Etudient la philosophie,

S'en vont en pays étranger
Pour sens et valeur rechercher
Et souffrent grande pauvreté,
Comme mendiants et endettés ;
Ils sont sans souliers, sans habit,
Nul ne les aime, ou les chérit ;
Les rois les prisent moins que pomme,
Eux qui pourtant sont gentilshommes
(Dieu me garde d'avoir les fièvres !).
Plus que ceux qui chassent les lièvres
Ou que ceux qui sont coutumiers
De hanter les palais princiers. (...)

D'autre part la honte est bien pire,
Pour un fils de roi d'être vain,
De méfaits et vices tout plein,
Que pour un fils de charretier,
De porcher ou de savetier.
Il serait bien plus honorable
Pour Gauvain, héros admirable,
De descendre d'un vil peureux
Qui ne se plaît qu'au coin du feu,
Que d'être issu de Rainouard,
Si lui-même n'était qu'un couard. »